

« TREEMONISHA », DU RAGTIME AUX MARIMBAS

INJUSTEMENT OUBLIÉ PAR L'HISTOIRE, L'UN DES TOUT PREMIERS
OPÉRAS AMÉRICAINS RENAÎT AU THÉÂTRE DE CAEN
DANS UNE VERSION REVIVIFIÉE PAR LES SUD-AFRICAINS D'ISANGO.

THIERRY HILLÉRITEAU @thilleriteau

« Il y a encore une semaine, nous n'étions même pas sûrs qu'ils pourraient être là », souffle Patrick Foll, directeur du Théâtre de Caen. Après un premier report dû au Covid, la pénurie de kérosène qui sévit sur le continent africain – conséquence de la guerre en Ukraine –, a failli mettre en péril l'ouverture de saison de la salle. Mais les vingt-cinq artistes que compte la version revisitée à la sauce sud-africaine de l'opéra *Treemonisha* de Scott Joplin sont bien là, et c'est un soulagement pour le metteur en scène Mark Dornford-May, cofondateur d'Isango, et Patrick Foll : « Ce spectacle suscitait une telle curiosité que pour répondre à la demande nous avons ajouté une date (ce dimanche, NDLR). Le reporter une fois encore aurait été un crève-cœur. » D'autant que cette adaptation de l'opéra *Treemonisha* doit être reprise ensuite à Créteil puis au Luxembourg. En attendant que d'autres institutions internationales se manifestent. « Nous avons des discussions avec la Royal Opera House de Londres ou l'Opéra de Detroit », confie, ravie, la productrice Claire Bejanin, qui veille sur le rayonnement international de la compagnie depuis 2016.

D'autres opéras français pourraient suivre. Un juste retour pour l'opéra de Scott Joplin qui, depuis sa composition en 1911, n'a fait l'objet, en France, que de trois productions, dont celle-ci. « L'opé-

ra sera donné pour la première fois en dehors de Paris, se réjouit Patrick Foll. Tout un symbole. Cet ouvrage, l'un des tout premiers opéras américains et le premier composé exclusivement pour des chanteurs afro-américains, rappelle qu'il existe une autre histoire de l'opéra en dehors de l'Europe », plaide-t-il. Assumant d'en avoir fait son ouverture de saison. Une démarche qui s'inscrit dans la politique mise en place depuis son arrivée à Caen, il y a vingt ans. « Celle de questionner les frontières du répertoire. Ce que nous faisons en donnant carte blanche à des ensembles baroques pour qu'ils fassent revivre les formes primitives de l'opéra. Ou ici, en confiant cet ouvrage injustement éclipsé à une compagnie sud-africaine. »

Pulitzer posthume

Une injustice que Mark Dornford-May entend réparer. « Pour des millions de gens, l'opéra américain commence avec *Porgy and Bess*, que l'on décrit comme le premier opéra noir alors que *Treemonisha* fut composé un quart de siècle plus tôt. » C'est en 1910 que le roi du ragtime achève la partition de son unique opéra. Musicologues et historiens se déchirent encore pour savoir ce qui en empêcha la création à l'époque : le contexte de ségrégation (mais Joplin avait déjà pu créer, en 1903, un opéra, *A Guest of Honour*, perdu). Ou un style musical nourri autant de ragtime que de gospel ou d'influences européennes, trop en retard sur trop en avance sur son temps. « Toujours est-il que Joplin n'ira pas au-delà d'un



La compagnie Isango répète ce mercredi au Théâtre de Caen *Treemonisha*, opéra composé en 1911 par Scott Joplin.
PHILIPPE DELVAL / THÉÂTRE DE CAEN

simple "workshop" avec les chanteurs, dans une version chant-piano », poursuit Dornford-May. L'opéra ne connaîtra sa première représentation scénique intégrale à Atlanta qu'en 1972. Une renaissance qui vaudra à Joplin un Pulitzer à titre posthume.

C'est à partir de la version chant-piano originale que la compagnie dirigée par le chef Mandisi Dyantisi a travaillé. Le matinant de sonorités sud-africaines comme le marimba, l'ohadi ou la corne kudu. « Des instruments dont la nature majoritairement percussive nous semblait correspondre au style d'écriture de Joplin. » Isango a aussi inséré certains chants d'Afrique du Sud. Car au-delà du contexte de sa création, c'est le propos de l'opéra qui les a séduits. « En tant que troupe née après la fin de l'apartheid et constituée d'artistes non-blancs des townships, redonner vie à cet opéra composé en pleine ségrégation raciale américaine, pour des artistes afro-américains, a

valeur de symbole, concède Mark Dornford-May. Mais c'est surtout son sujet qui nous semblait le plus entrer en résonance avec notre histoire, et les enjeux qui sont les nôtres. » Racontant la lutte contre l'obscurantisme de *Treemonisha*, ancienne esclave instruite d'une plantation texane, qui s'efforce de convaincre sa communauté que l'éducation est la seule voie de salut. « Nous avons créé Isango il y a vingt-deux ans pour que la population des townships, qui ne savait pas ce qu'était le spectacle vivant, y ait accès », rappelle le metteur en scène. Des enjeux qui, pour Patrick Foll, ont une portée universelle. Car « après cette pandémie, réaffirmer la nature salvatrice de la culture et de l'éducation, sur fond de célébration de la nature, ne peut pas faire de mal, si ? » ■

Au Théâtre de Caen (14), du 13 au 16 octobre, à la Maison des arts de Créteil (94), du 19 au 21 octobre, au Théâtre de la ville du Luxembourg, du 25 au 27 octobre.
www.isangoensemble.co.za